

l'habile édifice de sa chevelure artistement relevée sur sa nuque et autour de ses tempes. Un peu de confusion se peignit sur ses traits, et ce fut avec une rougeur qu'il demanda :

— Vous étiez là, Alain ? Ai-je dormi longtemps ?

— Un peu plus d'une heure, Madame, répondit-il en souriant. Il y a quelques minutes à peine que je suis entré. Je suis bien aise que vous ayez pu goûter ce repos. Vous en aviez besoin. Je ne veux plus que vous vieilliez comme vous le faites.

Mapiaouank se leva, sans prendre garde à ses cheveux dénoués, dont le flot abondant ruissela comme un manteau sur ses épaules.

Elle s'approcha du jeune chef et jeta simultanément ses deux mains dans les siennes, en fixant sur lui ses grands yeux.

— Comme vous êtes bon, mon ami ! murmura-t-elle d'une voix qui tremblait ; comme vous m'aimez !

— Oui, je vous aime, prononça-t-il avec ferveur.

— Et moi aussi, je vous aime, Alain, d'une tendresse égale à la vôtre. Vous le savez, n'est-ce pas ?

— Je le sais, Madame, et c'est parce que je le sais que je suis heureux. Chaque fois que votre bouche me l'affirme, c'est une félicité nouvelle qui s'épanche en moi, et voici quatre années que je goûte ce bonheur de vivre à votre côté, dans votre air, sous votre main, fidèle serviteur et silencieux ami. Vous êtes ma lumière et ma joie.

Elle posa sa main fine et blanche sur le front du jeune homme, et ses yeux s'emplirent de larmes.

— Vous pleurez, Madame ? interrogea-t-il.

— Oui, répondit-elle. Je pleure en songeant que je suis le malheur de votre vie, l'obstacle à votre avenir, que sans moi, sans ma présence, vos yeux se seraient plu à contempler une autre image. Comme Jean, vous auriez pu faire des rêves plus voisins de la réalité.

— Ameline ! s'écria-t-il, en pressant les mains qu'il tenait.

Et, se reprenant aussitôt, avec un respect d'une douceur infinie, il murmura :

— Pardonnez-moi, Madame ; je me suis oublié.

— Vous pardonner ? répliqua-t-elle en faisant une caresse de chaque inflexion de voix, vous pardonner parce que votre affection s'est traduite dans un cri ! La comtesse de Kergroaz est morte, vous le savez bien, puisque c'est vous qui l'avez ressuscitée.

Elle souriait toujours, et son sourire charmait plus encore que sa parole. Elle continua :

— Et puis, est-ce que je ne vous appelle pas Alain, moi ? Devrais-je vous dire : Monsieur le chevalier de Bocenno ?

Il se remit à rire et répondit avec un peu de tristesse dans la voix :

— Oui, vous avez raison de me rappeler l'antiquité de ma race. Les Bocenno ont été de tout temps féaux de la croix. Nous sommes du même clan, c'est-à-dire du même sang. Mais le vôtre s'est mêlé à celui des rois. Votre berceau fut comme le nôtre, aux confins de la Cornouaille et du Poher, et il y a dans le territoire de Vannes un coin qui porte encore votre nom. N'importe ! N'importe ! Vous êtes comtesse et je ne suis que de petite noblesse. Nos pères étaient les clients des vôtres, presque leurs fermiers.

Mapiaouank soupira. Puis, avec un geste d'une vague insouciance, elle reprit :

— Où sont nos titres aujourd'hui, mon ami, dans cette effroyable tourmente, qui bouleverse la France du sud au nord et du nord au sud ? Qui distinguerait entre la grande et la petite noblesse, alors que ce seul qualificatif de noble est un brevet pour l'échafaud ? Vous avez tout abandonné pour moi, brisé votre avenir de marin, risqué vingt fois votre tête pour ma cause.

— N'est-ce pas vous qui êtes le plus noble de nous deux, vous qui ne voulez, qui n'attendez aucune rétribution, vous que je ne puis payer de votre dévouement comme je le désirerais, comme le souhaite mon cœur ?

Alain eut une pâleur au front et sa voix trembla quand il répondit :

— Me payer, Madame ! Connaissez-vous donc un

prix pour ma fidélité ? un prix que je pourrais accepter ?

Ameline se pencha. Une vive rougeur couvrit ses traits charmants. Elle murmura :

— Oui, Alain, j'en connais un, et celui-là, j'en suis sûre, tout mon cœur me le dit, vous l'accepteriez.

Alors, se redressant, farouche, le sourcil froncé, le visage contracté, Alain fit entendre une sorte de rugissement.

— Ah ! cet homme ! cet homme maudit ! ou plutôt ce monstre qui enchaîne votre destinée, que ne puis-je l'avoir en face de moi, l'épée à la main ! Ce serait une lutte à mort entre nous, mais je le tuerais !

Vivement la jeune femme posa la main sur l'épaule du jeune chef.

— Oui, c'est vrai, dit-il avec une nuance d'amertume, vous ne voulez pas que je parle ainsi ; vous ne voulez pas que je le tue.

— Je ne veux pas que ce sang-là soit sur nos mains, Alain. Le jour où Dieu me fera libre, je vous appartienrai ; mais, si infâme que soit cet homme, il est lié à moi par le plus sacré des serments, je suis sa femme devant les hommes.

— Vous ne l'êtes pas devant Dieu, Madame !

— Je le sais, mon ami ; mais je ne veux pas lui donner une seule occasion, un seul prétexte de me flétrir devant le monde.

— Mais il vous croit morte ; il doit le croire, lui qui voulut se défaire de vous par l'exécrable forfait qui s'accomplit pendant cette terrible nuit de décembre 1789, il y a quatre ans. Comment pourrait-il supposer que le créature déposée vivante dans la tombe en ait pu ressortir vivante ?

— Vous oubliez que la morte de Plestin a été enlevée par vous-même et votre frère, que l'événement fit un bruit considérable dans la région, et qu'on renonça à l'expliquer après une foule de commentaires.

— Mais vous-même, dit Alain, vous oubliez que nous avons célébré vos funérailles à Primel, que le cercueil a été déposé dans la roche aux yeux de tous nos frères, et que, pendant toute une année, vous avez vécu cachée à tous les yeux. Sauf quelques fidèles, nul ne peut soupçonner que Mapiaouank et la comtesse Ameline ne sont qu'une seule et même personne.

La jeune fille soupira.

— Hélas ! mon ami, ce soupçon a hanté bien des esprits. Faut-il vous rappeler l'exécution du traître que vous avez châtié il y a huit jours à peine ? Et croyez-vous que ce que Leroux avait deviné, Killerton ne l'ait pas su ? N'y a-t-il pas un autre traître dont vous avez prononcé le nom devant moi et que j'ai oublié ?

— Oui, Balahic, répondit Prigent, dont le sourcil se fronça, tandis que ses poings se serraient.

Ils gardèrent un instant le silence, puis Alain reprit :

— Pourquoi l'autre a-t-il prêté son nom à ce grossier coquin qui conduisait les soldats ? Voilà ce que je ne m'explique pas. Rien ne serait plus facile, il me semble, que de confondre le faux Killerton ?

— Non ; car Killerton, celui que nous avons vu à Plestin, porte vraiment ce nom, qui est celui d'un clan nombreux du pays de Galles. Arthur de Kergroaz a voulu se munir d'un double nom ; car, dans ce bandit grossier, nul ne peut soupçonner que se cache un homme de sang noble. N'est-ce pas la meilleure manière de donner le change aux méfiances ?

— Peut-être ! fit Prigent rêveur.

En ce moment, le cri de la chouette parvint distinctement aux oreilles des deux interlocuteurs.

— Ah ! dit le chef, voici l'avis. Je me rends à la clairière. Venez nous y rejoindre au plus tôt.

Il sortit, et la jeune femme s'empressa de réparer le désordre de sa chevelure. L'instant d'après, la fauve et superbe crinière avait disparu sous le large chapeau de feutre noir aux rubans pendans. Une paire de pistolets pendus à la ceinture, Ameline sortit de la hutte. Elle était redevenue Mapiaouank.

Cette clairière était bien le lieu le plus propre aux assemblées populaires des insurrections. Tel il devait être aux temps de la Gaule antique, lorsque, à l'appel des druides, prêtres et législateurs, les guer-

riers accouraient en armes pour jurer sur leurs étendards et tenir les solennelles assises des revendications de la patrie et des saintes révoltes contre l'oppresser étranger.

Là avaient dû s'unir les ancêtres de la race, les soldats de Vercingétorix, de Florus et de Sacrovir, les indomptables Bagaudes luttant pour la défense de l'émancipation du territoire.

Sur dix lieues à l'est et au sud, la forêt s'étendait impénétrable et dense, défiant le fer et la torche, et sous ces arbres centenaires les pierres sacrées se dressaient, farouches, évoquant des souvenirs de luttes et de gloires, aujourd'hui effacées de la mémoire des hommes. Le vent qui passait sous ces branches était un souffle d'indépendance ; l'amour du sol natal faisait croître les sèves de ces forêts et battre les cœurs de leurs rudes habitants.

Mapiaouank poussa la porte de la cabane et s'avança dans la clairière, sans doute pour y rejoindre les chefs de la Confrérie, convoqués par Alain Prigent. Mais un lourd silence régnait sur les bois. Il semblait que les bruits entendus naguère se fussent perdus dans les immensités pleines d'ombres.

Tout à coup, la jeune femme eut un geste de surprise, et, quittant la partie découverte du rond-point, se jeta vivement derrière un massif de chênes où elle se dissimula.

Un son très distinct, celui d'une troupe à cheval, s'avançant sur l'étroit sentier qui menait au rond-point, venait de s'élever à une distance très rapprochée, bien qu'assourdi par le tapis d'herbe et de mousse.

Mapiaouank s'agenouilla dans le fourré, et machinalement, par habitude peut-être, prit un des pistolets passés à sa ceinture. En même temps, de la main gauche, elle caressa la manche d'un solide couteau de chasse.

Trois cavaliers débouchaient en même temps dans la clairière.

L'un était ce même personnage féroce et brutal qui, sous le nom de Killerton, avait procédé à l'arrestation du comte et de la comtesse de Plestin. Le second, à la stature herculéenne, à l'aspect dur, portait le costume des paysans de la région. Le troisième était, à n'en pas douter, un gentilhomme.

Grand, admirablement pris, portant avec une superbe élégance la redingote du temps à collet et à revers, la chevelure soigneusement peignée et poudrée, sur laquelle il avait placé le chapeau à pointe et à bords plats, ce dernier voyageur avait cette beauté, fine et virile en même temps, qui caractérise les hommes de la race anglo-saxonne. Des pistolets à pommeau d'argent ciselé se voyaient dans les fontes de la selle, et un fouet de chasse, pareil à ceux des piqueurs, était passé dans le haut revers de la botte droite.

— Ah ! fit-il avec un léger accent anglais, voici un endroit fort bien choisi pour la conversation.

— Hum ! fit le Breton dans une sorte de grondement, il ne faudrait pas s'y fier.

— Que voulez-vous dire, Balahic ? interrogea le gentilhomme.

— Je veux dire que mylord est bien osé de voyager ainsi seul dans le pays. Mylord doit savoir ce qui s'est passé à Plestin la semaine dernière ?

— Non, je l'ignore. Que s'est-il donc passé ?

Balahic eut un sourire narquois et regarda de côté le troisième compagnon.

— Dame, je croyais que mylord en était informé par M. Killerton. C'est lui qui peut le mieux vous raconter la chose, puisqu'il y était, et même qu'il a failli y rester, à ce que je me suis laissé dire.

Les sourcils de l'étranger se froncèrent. Il regarda le Breton avec hauteur :

— Explique-toi clairement, rustre, ordonna-t-il. Je ne suis pas ici pour déchiffrer des énigmes.

— Mylord, reprit Balahic, sans paraître s'émouvoir de cette apostrophe, m'est avis, quoi que vous en pensiez, que l'endroit n'est pas bon pour une conversation de ce genre. Il peut y avoir un fusil derrière chaque tronc, et la Confrérie court les bois tous les jours.